

# Le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an ..... 6 fr. »  
Six mois ..... 3 fr. »  
Trois mois ..... 1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne  
La Rédaction à **SILVAIRE**  
L'Administration à **Pierre MARTIN**

### ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an ..... 8 fr. »  
Six mois ..... 4 fr. »  
Trois mois ..... 2 fr. »

### PROPOS D'UN PAYSAN

## Les Proscrits de Décembre

Tout comme les mobiles de la Gironda ou d'un quelconque département tombés en 1870 pour la défense de la Patrie, ils ont maintenant leur monument, et c'est la petite et coquette ville de Marmande qui a l'insigne honneur de le posséder.

Les proscrits de décembre... ce mot ne dit pas grand-chose aux générations actuelles qui ignorent que vers la fin de 1851, les paysans du Midi et d'une partie du Centre se soulevèrent, non pour la défense de la loi, comme l'affirment les historiens menteurs et comme cherche à l'accréditer le monument officiel, mais pour la Conquête de la Terre et de la Liberté.

Il est vrai que ce mouvement des paysans coïncida avec le coup d'Etat du dernier des Bonapartes, mais c'est tout. Les paysans se souciaient comme de Colin-Tampon de la Constitution et de la Montagne ; pour bien saisir la psychologie de l'insurrection il faut prendre l'affaire quelques années plus tôt, vers la fin du règne de Louis-Philippe.

C'était une époque très dure pour les pauvres que la monarchie de Juillet avec son régime prohibitionniste qu'aggravait le manque de routes et de moyens de circulation. Les salaires étaient infimes, et en 1847 le prix du pain atteignait un taux exorbitant, huit à dix sous la livre ; l'hectolitre de blé se vendait 40 francs.

C'était la famine. On avait beau mélanger à la farine de blé des farines inférieures, fèves, pommes de terre, mais, les miches manquaient de la huche. Le problème de la vie chère se posait déjà comme de nos jours aux populations rurales d' alors. Dans nos campagnes l'émeute grondait.

J'ai déjà eu l'occasion de raconter dans le *Libertaire*, comment tel richard accapareur vit ses greniers assaillis par les affamés, comment des convois de blés furent, sur les marchés des villes, saisis et distribués au peuple. Le paysan n'y avait pas de main morte ; on ne lui avait pas encore chanté les beautés du bulletin de vote, il pratiquait l'action directe.

Les événements de février survinrent. Louis-Philippe, le roi des bourgeois et des propriétaires, s'enfuit en Angleterre ; la République fut proclamée à Paris.

On se souvenait de l'autre. Il y avait, courrant les chaumières, la légende de Robespierre coupant le cou aux curés et aux seigneurs, les « messieurs » si arrogants il y a quelques jours, si durs au pauvre monde, n'avaient qu'à se bien tenir, la République allait leur rabattre le caquet.

Je n'ai pas besoin de dire que l'espoir populaire fut rudement déçu. Après la proclamation de la République, c'était parmi les riches à qui serait le plus républicain. Les évêques adhéraient en masse au nouveau gouvernement ; les curés bénissaient les arbres de Liberté.

Le paysan pauvre espérait cependant au milieu de ce débordement d'enthousiasme et d'idéalisme. Il faisait crédit au régime qui frappait les riches d'une taxe de 45 centimes sur les contributions directes et établissait pour les affamés des travaux de charité. Le temps lui-même, dès le printemps, semblait comme les curés se rallier à la République ; la récolte en blé de 1848 fut abondante.

A Paris, le nouveau gouvernement avait été choisi parmi les avocats jacobins. Les vieux conspirateurs, les disciples de Buonarroti, les blanquistes avaient été tenus à l'écart. C'était assez qu'ils eussent, par l'émeute, tiré les marrons du feu, pour les Marrast et les Flocon. Pour faire patienter les ouvriers qui, à la suite des promesses faites à Marche, mettaient trois mois de misère au service de la République, on appelait le socialiste Louis Blanc au

pouvoir, on convoquait la commission du Luxembourg, on créait les fameux ateliers nationaux.

A l'égard des ouvriers, l'on sait comment furent tenues les promesses du gouvernement provisoire. La dissolution des ateliers nationaux accula le peuple à une émeute terrible. Les avocats s'effacèrent, laissèrent la parole aux entraîneurs de sabre. Le républicain Cavaignac et le royaliste Lamoricière se couvrirent de gloire en massacrant sans pitié le peuple désarmé.

A l'égard des paysans, les républicains ne firent pas davantage qu'à l'égard des ouvriers des villes. Ils renièrent toutes les promesses et déçurent toutes les espérances. Cependant les ruraux croyaient aux « rouges », à la République des Robespierre qui les débarrasserait des gros propriétaires fonciers et leur donnerait la terre.

Les clubs, constitués dans chaque village, entretenaient l'agitation, et quand le paysan, se méfiant des bavards, les déserta, des sociétés secrètes se fondèrent. L'idée du partage des terres — vieille souvenance à travers les générations rurales du collectivisme agraire d'antan — germait dans les cerveaux, trouvait des partisans ; elle fut l'idée directrice du soulèvement agraire.

Je sais que je heurte la version officielle, mais qu'importe ! Les paysans étaient encore rapprochés des Jacobins de 1789. Le suffrage universel ne les avait pas encore mystifiés, l'école n'avait pas déformé leur jugement ; ils voulaient la terre, ils voulaient reprendre leurs biens aux riches.

Il s'y prirent très mal du reste, inspirés par quelques petits bourgeois qui, par-ci par-là, se joignaient à eux. Si leurs aînés avaient tarabusté la papasserie et fait valser les archives, ce qui empêcha définitivement messieurs les émigrés de rentrer dans leurs domaines, eux ne surent que confier à d'autres mains la vie municipale. Ils envahirent les mairies pour changer les maires. A Marmande même, ils installèrent un nouveau sous-préfet ; la légende robespierriste les empêchait d'agir plus efficacement.

L'ordre fut sauvé par le prince-président comme il l'avait été par les républicains aux journées de Juin. Les soldats sillonnèrent le pays. Des arrestations en masse furent opérées, les commissions mixtes jugèrent, on guillotina à Béziers, on déporta abondamment en Algérie et à Cayenne.

Longtemps après, quand furent morts la plupart des acteurs de ce drame social et que les survivants ne furent plus dangereux, la légende de la défense de la loi fut officiellement établie. Les insurgés paysans, assimilés aux parlementsaires républicains et orléanistes furent sacrés *insurgés légaux* et on les dédommagea de leurs souffrances par une pension annuelle réversible après leur décès à leur veuve ou à défaut de leur veuve aux héritiers directs de première génération.

Je viens de dire ce qu'il faut penser de la légende de l'insurgé légal. Ce que je voudrais dire aussi, c'est que le paysan qui se révoltait d'instinct, il y a soixante ans, ne peut être complètement déshérité. Sa foi en la politique doit être malade et les événements récents du Midi et de la Champagne nous démontrent que le beau sang des Bagnaudes et des Jacques coule encore en ses veines.

Le Père Barbassou.

### Nouveau Procès

C'est le 27 courant que nos camarades Jacquemin et Pierre Martin passent aux assises de la Seine. Les griefs qui leur sont reprochés sont les mêmes qui

viennent de faire condamner Séné et Dudragne. Il s'agit toujours d'empêcher de parler et d'écrire. Les maîtres d'aujourd'hui, comme ceux d'il y a cinquante ans, ne veulent pas qu'on exprime librement sa pensée, à moins que cette pensée ne soit celle d'un profiteuse du régime qui gouverne, ou celle de la valetaille.

Nous sommes assurés d'avance de l'attitude qu'observeront nos collaborateurs. Ils se présentent sans avocats et ne font citer aucun témoin. Le procureur ne résonnera pas sous les flots d'éloquence cicéronienne. On n'entendra tout simplement que l'exposé des raisons qui ont fait écrire l'article incriminé et tracer le dessin défectueux. Ces raisons sont la résultante de convictions profondes et qu'on ne reculera pas d'affirmer sans fanfaronnerie.

## Les Mineurs en Grève

Un million de grévistes en Angleterre, plus de 200.000 en Allemagne ! Nous ne savons le chiffre exact en Autriche, mais un mouvement de grève y est déjà très actif. Tout cela fait un effet très sérieux, capable de manifester une réelle force de revendication, si bien ne l'émiette, ne l'atténue ou ne la dévie.

Et nos mineurs de France, où en sont-ils ? Ils ont fait une grève de vingt-quatre heures, et c'est tout !

En face de pareilles circonstances, on est stupéfait de l'attitude prise par la corporation minière de notre pays. Comment ! on a parlé, depuis plus de 50 ans, de grève générale ; on a formulé, dans les congrès, des décisions qui spécifient la levée en masse des travailleurs ; on est allé plus loin : on a parlé d'une entente internationale pour une cessation générale de travail, à seule fin d'imposer aux exploités des conditions économiques qui ne leur permettent pas de se concurrencer sur le dos des exploités, et c'est quand l'occasion se présente d'agir au bénéfice de ces revendications, c'est à ce moment-là qu'on se refuse de marcher, d'unir son action à celle des confrères pour mieux obtenir gain de cause ; c'est quand tout devrait converger vers le même but, pour terrasser le même ennemi, qu'on fait le contraire, qu'on s'applique même à étouffer l'élan, à paralyser les efforts, à tuer toute initiative qui pourrait avoir un caractère révolutionnaire ? Cela vous déconcerte, et si ce n'était la duplicité des états-majors, qui dévient le mouvement de révolte et montrent bien que les salariés sont trompés par leurs mauvais bergers, on désespérerait d'arriver un jour à l'affranchissement des travailleurs.

Quel admirable point de départ dans les débuts de la lutte, de la part de nos mineurs anglais ! Si, au lieu de s'enfermer dans l'inertie atrophiante, ils avaient eu un peu plus de volonté d'agir, ils pouvaient planter les premiers jalons de l'exploitation. Ceux de l'Allemagne s'ébranlaient à leur tour, avec un entrain qui montre qu'il n'y a pas qu'en France qu'on corrige la ficelle. C'était intéressant !

Et si, au lieu de se borner à une cessation de travail de 24 heures, les mineurs de France avaient brutalement affirmé leur solidarité mondiale par plus de ténacité dans le geste : si la vague de révolte, après avoir traversé l'Océan Atlantique, pour toucher les Amériques, s'était répandue un peu partout dans l'armée des charbonniers, c'était peut-être un de ces mouvements qui déclanchent une révolution et qui peuvent amener, ici et là, des tentatives de reprises des concessions minières au profit des exploités.

Si le peuple n'a pas agi dans cette direction, c'est qu'il est trop ignorant encore de ses droits, de sa force et des moyens qu'il doit employer pour arriver à des réalisations tangibles. Il est encore trop dans les mains des meneurs de sa classe. Il n'a pas encore été éduqué suffisamment pour savoir agir par lui-même. Jusqu'à ce jour, il n'a su que déléguer sa volonté, au lieu de la garder pour s'en servir.

Aux militants de redoubler de bonne propagande parmi les salariés, dans les syndicats et partout où il est possible de prendre contact avec nos frères les exploités. Les anarchistes ont devant eux un immense champ de bataille : celui où se trouve l'ignorance, source de tous les maux de notre société mal faite.

## LE PARTI DE LA RÉVOLUTION

Depuis l'avènement de la République III<sup>e</sup>, les travailleurs ont mis successivement leur confiance en des hommes de toutes nuances politiques ; hier les opportunistes qui brillèrent par leurs « réformes » ; le bluff du chemin de fer des Charentes, l'affaire Wilson, le Panama, les fusillades de Fourmies, les lois scélérates, etc., puis vint l'affaire Dreyfus ; et la victoire du radicalisme qui continua la politique des opportunistes sous les ministères Waldeck-Rousseau, Combes, Clemenceau et Briand ; il autorisa de nouveaux emprunts russes, il laissa enfler chaque année le budget de la guerre et de la marine, les aventures coloniales continuèrent ; l'agression sanglante contre les Marocains eut lieu, la liberté de presse et de parole fut plus que jamais violée, les assassinats ouvriers se succédèrent sans interruption à Limoges, à Raon-l'Étape, Narbonne et Villeneuve-Saint-Georges, enfin la grève des chemins de fer déclata ; tout le monde sait la répression féroce et illégale qui suivit cet admirable mouvement, mais l'attitude de plus en plus servile des radicaux vient de démolir à jamais leur parti, que progressistes et renégats du socialisme ont définitivement enterré, alors les unifiés se mirent à pousser un hosanna de victoire ; seule, la République sociale pouvait sauver le peuple : eux, les purs... qui ne doivent la moitié de leurs élus qu'à la complicité des réactionnaires contre les républicains et vice versa, eux, les purs, vont l'instaurer cette République, mais ils orientent véritablement trop vite cette victoire, eux qui, quoique n'étant pas au pouvoir, comptent à leur actif presque autant de félonies que nos vulgaires ministres concussionnaires ; eux, dont certains de leur élus n'ont pas craint de mettre leurs mains dans celles tachées de sang des Briand et des Viviani ; eux dont les élus se firent briseurs de grèves et complices de l'illégaliste Briand, lors de l'admirable mouvement des che-

minots ; eux chez qui l'on rencontre des arrivistes qui, dépités, de ne pas être choisis aux élections par le parti alors qu'ils l'ont demandé, le quittent pour se présenter contre ce même parti, au mépris de l'union des exploités contre leurs exploités, cette question d'union dont ils se servent pour nous combattre ; véritablement, les membres de ce parti croient-ils donc le peuple bien veule, pour le croire capable de ne pas réagir devant tant de bassesses et de mensonges que déversent ces tristes pantins que sont leurs élus.

Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, dit un proverbe... mais cela pourrait bien être vrai ; les colères ouvrières bouillonnent... ce n'est pas un pas vers la réaction, comme le croient certains, mais bien un pas vers la révolution ; les travailleurs l'ont montré lors des funérailles d'Aernoul qui furent comme le glas de la gouvernance oligarchique ; ils ont montré qu'ils ne seraient pas dupes des menées de quelques fourbes dont le seul but serait de mettre sur un trône un Orléans quelconque, résidu d'une famille de faussaires et de tyrans, mais bien de faire la révolution... que nous, les anarchistes, organisations, nous qui avons sauvé leur République de la réaction, nous avons le devoir de lui donner le coup de pie final ; à nous donc les anarchistes de profiter de l'état de choses actuel ; à nous de nous dresser contre tous les partis parlementaires traitres à leurs principes ; à nous d'éclairer la route semée d'écueils qu'est le chemin de la déviance ; à nous aussi de profiter de la campagne qui s'ouvre pour intensifier plus fortement que jamais notre propagande et devenir du parti des révoltés le parti de la Révolution, non pas seulement politique, mais anarchiste, c'est-à-dire purement économique.

Stéfano Sagnol.

### POUR PRENDRE DATE

Le Comité de défense sociale a, dans sa dernière séance, décidé un grand meeting sur le cas ROUSSET, pour Mercredi prochain, 20 Mars. Voir les affiches, à ce sujet, et « La Bataille Syndicaliste ».

Il faut que ce meeting soit une imposante manifestation, digne pendant des funérailles d'Aernoul.

## Les Communistes et la Cherté des Loyers

### TRIBUNE AVANT LA CAMPAGNE MUNICIPALE

Il résulte des plus récentes statistiques que la valeur locative des immeubles parisiens a augmenté en ces dix dernières années (1901 à 1911) de 136 millions de francs ; cette augmentation porte en majeure partie sur les immeubles nouveaux ou reconstruits selon les exigences du confort moderne. Ces immeubles ont remplacé des maisons modestes, comportant moins d'étages et par conséquent d'un rendement moins élevé.

Toutefois, sur ces 136 millions, 36 s'appliquent uniquement à la plus-value d'immeubles n'ayant subi aucune transformation. Il s'agit bien là d'une augmentation pure et simple qui n'est compensée par aucune amélioration des appartements. Cette hausse est sans précédent dans l'histoire de Paris. Celle qui fut constatée de 1890 à 1900 s'appliquait seulement à quelques quartiers ; celle qui comprend la période décente intéressa tous les quartiers de la

capitale sans exception et le pourcentage en est le plus fort qu'on ait encore constaté.

### QUELQUES CHIFFRES COMPARATIFS

M. March, chef de la statistique générale au ministère du Travail, a établi diverses précisions portant pour la période de 1890 à 1900, sur des maisons à faible loyer comprenant 3.457 logements ; le prix moyen des logements inférieurs à 250 francs augmenta alors de 19 pour cent ; la hausse ne fut plus que de 15 pour cent pour les loyers de 250 à 500 francs ; elle s'abaissa à 11 pour 100 pour les loyers de 500 à 1.000 francs et à 8 pour 100 pour les loyers de plus de 1.000 francs.

Bien autrement rapide a été la hausse depuis ces dix dernières années ; elle atteint, selon les quartiers, 21 pour 100 dans les 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissements ; 35 pour 100 dans le 15<sup>e</sup> et 48 pour 100 dans le 7<sup>e</sup>.

La crise pèse d'une façon particulièrement lourde sur la population peu aisée, d'autant que le nombre des logements accessibles aux petites bourses diminue notablement depuis sept ou huit ans, 26.000 logements de moins de 50 francs ont disparu, par suite de démolition d'immeubles, sans qu'on en ait créé de nouveaux en nombre suffisant pour faire face au besoin de la population. De cet état de choses, M. Vautour résolut d'en profiter pour arrondir un peu plus son bas de laine et cela sans s'émouvoir le moins du monde sur les conséquences désastreuses qu'amène pareille augmentation, car la cherté des loyers a poussé des familles entières à se loger dans des locaux à peine suffisants pour deux ou trois personnes ; donc, atteinte à la santé et danger d'épidémies.



## LE REMÈDE

De remède essentiel à cet état de choses ne peut être évidemment que dans la construction de très nombreuses maisons ouvrières nouvelles.

Les grandes Compagnies industrielles, les Compagnies des mines, les Sociétés de filature et de tissage construisent de plus en plus des maisons pour leurs salariés ; mais cela représente le plus grand danger pour l'émancipation prolétarienne, car, le plus souvent, ces travailleurs ont une reconnaissance des plus grandes pour leurs exploiters, quoique cet humanitarisme artificiel soit payé et au delà par eux.

Les politiciens, les socialistes en particulier, vont se servir de préférence de cette question pour aller à l'assaut des hôtels de ville en mai prochain ; il ne faut pas qu'ils puissent triompher à bon compte en apportant le remède : la construction de maisons ouvrières par les municipalités.

Malgré leur bonne volonté, ils ne pourront rien, même s'ils sont la majorité au sein des mairies, car ne disposant pas de fonds, ils seront obligés de faire appel au concours de la préfecture de laquelle ils dépendent... et ce sera de nouveau le boycottage organisé par le conseil de préfecture, fonctionnaires à la solde du gouvernement qui ne doivent leur avancement parfois fabuleux qu'à des bassesses et à des trépassages honteux.

Que leur restera-t-il à faire à ces municipalités ?...

Porter leurs doléances au Conseil d'Etat (assemblée composée de capitalistes) qui s'empresse de faire traîner la question jusqu'au jour où le ministre de l'Intérieur donnera ordre à son préfet, agent électoral du ministère, de dissoudre la municipalité... et ce sera toujours l'éternelle histoire à recommencer : c'est pourquoi, profitant de cette campagne, nous, communistes, nous devons préconiser aux travailleurs la grève des loyers et l'entente pour la construction d'immeubles ouvriers sous le contrôle et avec l'aide des syndicats et des coopératives ; ce sont là les deux plus sûrs moyens de lutte pour le mieux-être ; c'est enfin la famille ouvrière délivrée de la noire misère et de ses sœurs : l'alcoolisme et la tuberculose ; c'est en même temps un pas vers l'éducation sociale et vers l'expropriation des terres.

La cherté des loyers sera-t-elle enfin réglée ? Aux communistes, aux syndicats, aux travailleurs de s'organiser pour y arriver !

Marcel Butet.

## Le prochain spectacle du Théâtre d'Astrée

Le prochain spectacle du Théâtre d'Astrée, qui aura lieu en matinée au théâtre Fémina, les mercredi 20 et lundi 25 mars courant, annonce d'être particulièrement intéressant. Le programme comprendra trois œuvres : « Le Goup de hache », pièce en deux actes, de M. Edouard Franchetti ; « Don Rafael », deux actes en vers de M. Gabriel Montoya, et « La Chimère », un acte de M. Carlos Larronde, président de l'Astrée de Bordeaux. Une interprétation remarquable parmi laquelle il faut citer M. Jacques Guillemin, de la Comédie-Française, Mmes Thomsen, Léo Misley et Mady Berry, ainsi que divers autres artistes de talent soutiendra ce spectacle, qui sera aussi remarquable au point de vue littéraire qu'au point de vue artistique.

Donner de bonnes pièces interprétées par de bons artistes, telle est la tâche difficile qu'ont assumée MM. Edmond de Christas et Georges Vellon, si jusqu'à présent, malgré leurs efforts, elle fut imparfaitement menée à bien, on peut dire qu'ils approchent rapidement du but poursuivi, car les représentations des 20 et 25 mars promettent d'être une intéressante réalisation d'art.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libéraire », c'est de lui faire des abonnés.

## Théâtre Social

Le Baptême, comédie en deux actes, par H.-P.-V. Chénier.

Notre camarade H.-P.-V. Chénier, qui a déjà donné au « Théâtre Social » deux pièces en un acte : « La Requête pour les Morts » et « Compère Morel », vient de faire paraître une comédie en 2 actes : « Le Baptême ». C'est, en même temps, une peinture amusante du parvenu et une critique du faux libre-penseur et du franc-maçon, qui prêtent leur concours à ceux qui usent des cérémonies religieuses.

A signaler une boutade contre le piano, dont l'exagération voulue fait maître le rire. En vente au Libéraire, 0 fr. 50, franco 0 fr. 60.

## UNE PLANCHE ANATOMIQUE

LA COUPE DU BASSIN DE LA FEMME d'après un dessin de G. Hardy, superbe lithographie, en vente au « Libéraire ». Prix : 0 fr. 45 ; par la poste, 0 fr. 20.

# LA RÉVOLUTION MEXICAINE

## La révolution sans cesse grandissante, s'affirme de plus en plus expropriatrice

La tempête sociale qui secoue, depuis des mois, le pays tout entier, sévissait furieusement, il y a trois mois, au cœur même de la République, dans le Morelos et le District Fédéral, presque sous les murs de Mexico. Puis ce fut, voici deux mois, à l'extrême-sud dans le Yucatan. Aujourd'hui, c'est au nord, dans l'Etat de Chihuahua particulièrement. Si l'on veut tenir compte avec cela que dans le même laps de temps presque aucun Etat n'a jamais cessé d'être sillonné par des guerillas plus ou moins nombreuses ou actives on verra clairement que jamais peuple n'a été plus travaillé par la Révolution.

Et, fait nouveau dans l'Histoire, événement d'une importance énorme, cette révolution s'avère toujours plus expropriatrice, c'est-à-dire toujours plus anarchiste, ainsi que nous allons l'établir une fois encore.

Commençons par reproduire les laconiques dépêches enregistrées ces jours-ci par la presse bourgeoise, à Paris :

### LA REVOLUTION AU MEXIQUE

#### Nouveaux combats

New-York, 3 mars. — De nouveaux combats entre les troupes gouvernementales et les insurgés ont eu lieu à Jimulco (Etat de Coahuila) ; les révoltés ont perdu 40 morts et 60 blessés.

Mexico, 5 mars. — L'exode des Américains continue, mais pour le moment la situation est considérée comme plus rassurante (pour les exploités).

On dit cet après-midi que les troupes de gouvernement ont été battues près de Torreón.

M. Gonzales Salas, ministre de la guerre, a démissionné et est remplacé par M. Garcia Pena. (Times.)

#### Préparatifs militaires aux Etats-Unis

Washington, 6 mars. — Les plans complets pour la mobilisation de cent mille hommes sur la frontière du Mexique ont été soumis à M. Wood, chef d'Etat-major.

La mobilisation comporte trente-cinq mille hommes de troupes régulières, les autres troupes sont composées de gardes nationaux.

#### Envoi d'un navire de guerre français

Rio-de-Janeiro, 5 mars. — Le croiseur *Descartes*, qui se trouve actuellement à Rio-de-Janeiro, a reçu l'ordre de se rendre dans les eaux mexicaines, pour assurer la protection des nationaux français.

#### Des désordres ont éclaté à Mexico

Francfort, 7 mars. — Des désordres ont eu lieu dans la capitale mexicaine. 500 Américains ont quitté Mexico hier. Les banques prennent des mesures de prudence spéciales.

#### Craintes de troubles antiétrangers

Mexico, 8 mars. — Les colonies étrangères de Mexico recherchent les moyens de protection pour le cas de troubles xénophobes. Les Allemands et les Espagnols ont choisi des points de concentration pour servir de refuge aux femmes et enfants en cas de danger. (Tous ces bourgeois américains, espagnols, français, et autres venus au Mexique pour spolier et pressurer le malheureux peuple mexicain, n'auraient rien à craindre pour leur peau s'ils avaient la conscience tranquille !)

#### Le départ du « Descartes »

Rio-de-Janeiro, 8 mars. — Le *Descartes* a appareillé hier à destination de Para, d'où il se rendra au Mexique.

#### Grande bataille imminente

New-York, 9 mars. — Le gouvernement mexicain masse dix mille hommes de troupes à Torreón pour s'opposer à la marche du général Orozco.

On s'attend à une bataille décisive.

#### Les Vasquistes

La plupart des batailles annoncées ou relatées par les dépêches ci-dessus ont été livrées par des partisans de Vasquez Gomez. Que veulent V. Gomez et ses lieutenants ? Rien de plus que Madero et les chefs maderistes, lorsqu'ils marchèrent contre Diaz pour prendre sa place et déloger ses créatures. Ce sont là procédés des plus courants au Mexique comme dans toutes les petites républiques américaines.

Le programme de Vasquez Gomez n'est autre, en effet, que celui de Madero. Les promesses de restitution des terres, qu'il fait miroiter aux yeux des populations, il ne les tiendra pas davantage que son prédécesseur, s'il arrive à décrocher le pouvoir. Ces promesses sont impossibles à réaliser pour n'importe quel gouvernement ; nous avons dit pourquoi à plusieurs reprises. V. Gomez profite seulement de l'impopularité dans laquelle est tombé — si rapidement — le gouvernement maderiste pour se substituer à lui.

Mais alors, dira-t-on, il ne s'agit là que d'une révolution politique ? Oui,

certes ; mais, à côté d'elle, il y a les libertaires, dont l'activité ne se ralentit guère ; il y a les zapatistes qui n'attendent pas l'avènement d'une nouvelle dictature, serait-ce celle de Zapata, pour ravoir les terres qui leur furent volées ; ils les prennent bel et bien partout où ils sont en force.

Enfin, ce serait une grosse erreur de croire que tous les partisans de V. Gomez eux-mêmes se baissent uniquement pour élever un avocat ambitieux au pouvoir, voire encore pour obtenir l'application de son programme politique ; ils vont bien plus loin que cela. Bon nombre de ces combattants poursuivent la reprise générale des moyens de production et, en attendant, ils exproprient tant qu'ils peuvent ! Et comme l'exemple est des plus contagieux et que l'appétit vient en mangeant, on peut être assuré que le gouvernement vasquista — s'il s'établit — n'arrêtera pas plus la vague expropriatrice, sans cesse grandissante, que ne l'aura fait le gouvernement de Madero.

#### Quelques récentes expropriations

Nous ne donnons que quelques faits du mois de février — ils sont trop — en faisant remarquer : 1° qu'ils sont pris dans la presse mexicaine, laquelle est loin de dire tout — il y a une censure ! 2° que dans certaines régions nommées les éléments vasquistes dominent à peu près complètement. On peut donc leur attribuer une partie de ces expropriations.

Une guerilla de 60 hommes a attaqué, avec l'aide des peons eux-mêmes, l'hacienda Don Diego (Etat de Guanajuato) l'administrateur et ses gardes opposèrent une résistance acharnée ; cinq combattants furent tués et quatre autres blessés. Les révoltés, restés maîtres du terrain, emportèrent armes, chevaux, argent et munitions. — Assailli par une nombreuse troupe de révoltés, l'hacienda de Santa Rita (Etat de Jalisco) a été prise et dépillée des armes et de l'argent qu'elle contenait.

Deux cents hommes armés sont apparus aux environs de Guanajuato (capitale de l'Etat du même nom) ; après s'être emparés de tout ce qui se trouvait dans les propriétés voisines, armes, chevaux, provisions, ils se sont dirigés vers Samalayuca, avec l'intention de prendre la ville et de libérer les 800 détenus qui s'y trouvent. — Palo Blanco (Etat de Durango) a été visitée par une guerilla révolutionnaire qui s'y est munie d'armes, de chevaux et de vivres.

Les habitants de Tapatlaxco (Etat de Puebla) restent toujours en possession des terres qu'ils reprirent à la hacienda de San Diego Pinar le 4 décembre dernier ; depuis, ils les font valoir en commun et ils s'y maintiennent les armes à la main. — Les haciendas dont les noms suivent (situées toutes dans l'Etat de Coahuila) ont été assaillies le même jour par différentes guerillas : Nuevo León del Coyoto, La Fé, Vega Larga, Santa Maria, La Niva, Jaboncillo, Alvia, San Miguel B., Santa Fé, Santa Anita, Lujan.

Au sujet de ces derniers assauts, *El Diario* écrit : « Les révoltés montaient des chevaux superbes ; ils s'emparèrent des animaux et de toutes les armes qu'ils purent trouver, mettant les magasins à sac et réparant les marchandises entre les habitants nécessiteux des localités voisines. Certains de ceux-ci s'unirent à cette « horde » pour continuer avec elle la suite de ses déprédations. »

A noter que les mêmes révoltés mirent le feu à tous les ponts de chemin de fer qu'ils rencontrèrent en route ; c'est ce qu'on fait du reste un peu partout.

Nous renonçons à citer les autres haciendas pillées dans les seuls Etats de Coahuila et de Chihuahua ; il faudrait trop de place. Disons seulement que les propriétés de la famille Madero, qui possède dans ces régions des territoires immenses, n'ont guère été épargnées ces temps derniers par leurs propres esclaves. Dans celle d'un Alberto Madero, 500 fusils ont été pris par une guerilla. A Parras, où la même famille possède de grandes fabriques, les ouvriers ont déclaré une grève révolutionnaire, lançant des bombes, chassant la famille Madero, qui dut se réfugier de l'autre côté de la frontière, enfin se rendant maîtres de la ville.

#### Soulèvements, combats partout

Chaque jour apporte la nouvelle d'un nouveau soulèvement ; c'est une tribu qui prend les armes, une garnison qui se révolte, une guerilla qui se forme, etc., etc. Dans l'Etat de Oaxaca, les vaillants Juchitèques qui furent un moment maîtres de la capitale, il y a quelques semaines et dont on avait annoncé la soumission, n'ont, en réalité, pas cessé de tenir campagne. De nombreuses rencontres sont signalées entre eux

et les forces fédérales dans le courant de février. De plus, 12.000 Mixtèques auraient pris les armes dans le même Etat. Dans la Sonora, les malheureux et héroïques Yaquis, tant de fois combattus, ont de nouveau repris les armes. Jésus Salgado, ce chef révolutionnaire expropriateur dont nous mentionnions dernièrement la nouvelle entrée en campagne, a soutenu en ce mois de février toute une série de sanglants combats contre la soldatesque gouvernementale dans l'Etat de Guerrero.

#### Les Zapatistes

Dans le Morelos et Etats voisins, les zapatistes n'ont pas cessé un seul jour d'être aux prises avec les troupes fédérales. D'innombrables combats sont signalés, entre autres celui de la Herradura, où se mesurèrent 2.000 zapatistes contre 1.200 gouvernementaux et où il y eut 53 morts ; celui de Chamilpa, avec 150 morts et un très grand nombre de blessés ; ceux des environs de Cuernavaca (capitale du Morelos), qui ont duré parfois des jours entiers ; enfin, toute une liste de rencontres qui tient une colonne entière de *Regeneracion*.

Le 20 février, les fédéraux étaient complètement repoussés des abords de Cuernavaca ; les zapatistes restaient maîtres d'un point stratégique très important et, parmi les nouvelles localités dont ils s'étaient emparés, quatre d'entre elles leur assuraient la possession de la force électrique de Mexico. Ajoutons que Cuernavaca n'est qu'à 50 milles de la capitale du Mexique.

#### Une proclamation communiste

Le camarade Gutierrez et ses compagnons, qui opèrent dans l'Etat de Coahuila, viennent de lancer une proclamation dont nous détachons ces passages :

#### Au peuple de Coahuila,

1. Les autorités gouvernementales, les tribunaux, les Chambres législatives sont répudiées. 2. De même la Constitution et toutes les lois. 3. Le droit de propriété privée, base du capitalisme et de toute tyrannie, est annulé. 4. Les terres, mines, fabriques, instruments de travail, etc., sont déclarés propriété commune. 10. Le communisme est proclamé dans la Coahuila et nous faisons nôtre le manifeste publié par la Junta Organizadora do Partido Liberal, le 23 septembre 1911.

Signé : Primitivo Gutierrez, Marcos Vela, Luz Mendoza, Eulogio Garcia, Inés Olvera, au campement de Las Vacas, ce 9 février 1912.

Nous ne voyons pas pourquoi ces camarades ont cru devoir exhumer un programme (celui de septembre 1911) qui comportait des restrictions sur l'organisation communiste, après avoir proclamé le communisme libertaire dans son intégrité. Peut-être s'agit-il d'une simple inadvertance ; peut-être est-ce pour frapper les imaginations, en montrant qu'on s'appuie sur un programme solennellement établi, comme le font tous les partis révolutionnaires. Mais les bons amis de la *Cronaca* interpréteront cela tout autrement et nous ne pouvons que regretter cette citation.

#### Nos gouvernants entrent en scène. Et nous ?

Une révolution expropriatrice devait avoir fatalement contre elle tous les bandits du Capital et par suite leur valetaille de gouvernants, qu'ils soient républicains ou monarchistes. Déjà, le 21 février, on annonçait que les ambassadeurs anglais, français et allemand avaient notifié au gouvernement de Washington qu'ils comptaient sur lui pour sauvegarder les biens de leurs nationaux.

De crainte que cela ne suffise, et en dépit de la doctrine de Monroe, nos valets du capital au pouvoir ont envoyé un cuirassé dans les eaux mexicaines, comme on l'a vu en commençant.

Cette nouvelle nous rappelle qu'il y a quelque chose à faire contre nos propres gouvernants et qu'il serait grand temps d'entamer une agitation en faveur des prolétaires mexicains en révolte.

Si la grève des mineurs anglais est pour nous d'un haut intérêt, la révolution mexicaine n'est-elle pas, tout compte fait, infiniment plus intéressante encore ? Les grévistes n'ont en vue qu'une légère amélioration matérielle ; la réforme acquise, ils rentrent bien sagement dans leurs mines ; de grève en grève, de réforme en réforme, que de temps ne leur faudrait-il pas — des siècles, peut-être ! — avant d'atteindre par ce moyen au communisme libertaire ?

Les paysans mexicains, eux, vont droit au but. Ils s'emparent en maints endroits des moyens de production, pour leur usage en commun, et nul gouvernement ne pourra plus les détourner de cet objectif, tout le démontre

aujourd'hui. Seule la mitraille américaine ou internationale finirait par avoir raison d'eux.

Contre la barbarie yankee, contre la complicité des gouvernants français et autres, l'heure est venue d'agir, révolutionnaires de tous pays ! Prenez garde : un léger retard encore, et tout serait perdu peut-être ; le plus grand des mouvements expropriateurs aurait vécu, et cela par votre faute !...



## Petits Pavés

### POUR LA PATRIE, POUR BUNAU-VARILLA

Dimanche matin, à 9 heures, un officier d'état-major s'arrêta devant mon domicile, semant la curiosité dans tout le quartier.

C'était un envoyé de Millerand. Après avoir demandé à ma concierge ébahie où je logeais, il escalada, sans descendre de son cheval, les huit étages qui séparent mon logement du sol et me remit un pli du ministère de la Guerre, lequel pli contenait une carte pour assister à la revue militaire à Vincennes. En garçon bien élevé (8<sup>e</sup> étage), je donnai deux sous de pourboire à l'officier supérieur commissionnaire, puis je m'habillai à la hâte et sautai dans une auto grise qui passait devant ma porte — aujourd'hui, il n'y a pas que le vin qui grise, l'auto aussi — et je me rendis sur les lieux des opérations.

Dans la tribune officielle, je trouvais tous les copains du Libéraire qui, comme moi, avaient reçu une carte d'invitation. Pierre Martin, Hélène Lecadieu, accompagnée de son chien Rip, au risque de faire écraser la pauvre bête par un aéroplane ; Jacquemin, qui examinait les pieds de Lannes pour voir s'il n'y manquait pas un fer ; Duf, dans un coin, Guichard échangeait quelques vues avec Thérèse Tangourdeau au sujet d'une pièce militaire à grand spectacle en 32 actes qu'ils écrivent en collaboration dans le plus grand secret — ce n'est pas moi qui le révélerai — et qui sera jouée le 25 décembre prochain dans un théâtre de verdure ; la date et la scène ont été choisies pour réchauffer le zèle patriotique des Français. Plus loin, sous un drapeau tricolore, ornant (?) la tribune, mon vieil ami Morel, agent de la Bataille Syndicaliste, consultait le jeune major sur des dérangements patriotiques qu'il éprouve depuis un séjour qu'il fit au 147<sup>e</sup> de ligne à Sedan. Eugène Martin, secrétaire de la F.R.C., était là avec de nombreux secrétaires de groupes anarchistes.

Chez tous ces camarades, on sentait vibrer la foi patriotique la plus robuste et la plus pure.

Je vous ferai grâce de la revue militaire, elle fut ce que sont tous ces genres d'exercices. Le spectacle battait son plein quand tout à coup on aperçut dans le ciel des points noirs qui grandissaient ; c'était des aéro. La musique de la garde républicaine attaquait alors la Marche funèbre de Chopin. Les camarades, estomacés, se regardèrent ; dans le monde officiel ce fut une minute d'angoisse et d'affolement. Un malheur était-il arrivé ? Moussu Fallières avait-il éclaté ? Enfin on eut le mot de l'énigme : les musiciens s'étaient simplement trompés de carton et avaient joué la célèbre marche, bien de circonstance on en conviendra, au lieu de la Marseillaise.

Après avoir volé quelques instants, le célèbre biplan La Poire, offert par les lecteurs du *Matin*, vint se poser gracieusement près de la tribune présidentielle. Alors, à touchant spectacle, digne d'être chanté par Homère, s'il n'était pas mort, on vit Bunau-Varilla et Letellier, se tenant par le petit doigt, s'avancer vers le Baron général Millerand, puis entonner l'air fameux de la Favorite : « Viens avec « nous » dans une autre patrie ». La foule, enthousiasmée, leur fit une de ces ovations qui font époque dans la vie d'un homme ; puis Millerand monta dans l'aéro avec les deux plus grands brasseurs d'affaires de Paris. Le directeur du *Matin* se mit naturellement au volant (la force de l'habitude) et le biplan La Poire s'envola avec aisance, tandis que de cent mille poitrines jaillit la finale de Faust : « Anges purs, anges radieux, portez Millerand au sein des cieux ». Alors, ô prodige ! malgré le ciel serein — moins serein toutefois que les souscripteurs du *Matin*... une averse épouvantable inonda le champ de manœuvres. C'était Millerand, Bunau-Varilla et Letellier que l'émotion patriotique et désintéressée avait transformés en cataractes.

Dernière minute. — Au moment de



**José Landès.**

Un écrivain contemporain fait dire à un de ses personnages : « Je viens de commettre une mauvaise action, je viens de faire l'aumône. »

ature de la justi

Antoine Antignac.

*Jean-Paul Dubrav*

Et dire que la société n'est pas sauvée pour cela !

A. S.

Silvaire.

Thérèse Taugourdeau

(Suite)

IV

*L'Œuvre des Trente Ans de Théâtre*

« En fait, ce n'était pas le peuple qui



